

Supplément au SOP n° 300, juillet-août 2005

**UN PROFIL POUR L'AVENIR :  
NOTRE TÉMOIGNAGE FUTUR EN OCCIDENT**

Communication de l'évêque KALLISTOS (Ware),  
auxiliaire du diocèse du patriarcat œcuménique en Grande-  
Bretagne,  
présentée au 1<sup>er</sup> congrès orthodoxe de Grande-Bretagne –  
« *L'orthodoxie en Occident : aujourd'hui et demain* »

(Swanwick, Derbyshire, 6-9 août 2004)

Document 300.A

## **UN PROFIL POUR L'AVENIR : NOTRE TÉMOIGNAGE FUTUR EN OCCIDENT**

### **« Ma joie, le Christ est ressuscité ! »**

En cet an de grâce 2004, les orthodoxes se souviennent d'un certain nombre d'anniversaires, les uns malheureux, les autres heureux. Il y a exactement neuf siècles et demi, en 1054, avait lieu un âpre échange d'anathèmes entre Rome et Constantinople. Il y a huit siècles, en 1204, un événement plus amer encore se produisit, le sac de Constantinople par la quatrième Croisade. C'est dans un état d'esprit plus heureux que nous célébrons cette année le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre Fraternité orthodoxe Saint-Jean-Baptiste ; et pour marquer notre premier quart de siècle, nous tenons en ce moment ce que, à juste titre, nous pourrions considérer comme le premier congrès panorthodoxe en Grande-Bretagne.

Mais il y a un autre anniversaire encore qui tombe cette année et qui peut donner à ce présent congrès une inspiration particulière et une direction définie à notre marche à suivre. Il y a deux cent cinquante ans, en 1754, naissait saint Séraphin de Sarov. (On donne souvent la date de 1759, mais des recherches récentes ont confirmé qu'il était né en fait cinq ans plus tôt.) Dans l'esprit de notre saint père Séraphin, je vous accueille avec sa salutation habituelle, si emplie de la lumière de la Transfiguration et de celle de Pâques : « Ma joie, le Christ est ressuscité ! »

« Ma joie », dit saint Séraphin ; sans aucun doute, nous pouvons être sûrs qu'il n'y aura pas d'avenir pour l'orthodoxie en Grande-Bretagne – ou en tout autre lieu – sans la joie de la Résurrection. Selon les paroles du père Alexandre Schmemmann, « dès sa naissance, le christianisme a été la proclamation de la joie, de la seule joie possible sur terre... Sans la proclamation de cette joie, le christianisme est incompréhensible. C'est seulement comme joie que le christianisme a triomphé dans le monde, et il a perdu le monde quand il a perdu la joie, quand il a cessé d'en être le témoin. De toutes les accusations contre les chrétiens, la plus terrible a été lancée par Nietzsche quand il a dit que les chrétiens étaient sans joie... “Car voici que je vous annonce une grande joie”, ainsi commence l'Évangile ; et voici comment il se termine : “Et s'étant prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie” (Luc 2,10 ; 24,52). Nous devons retrouver le sens de cette grande joie<sup>1</sup>. »

Dans le même esprit, le père Dumitru Staniloaë affirme : « Le fondement le plus profond de l'espoir et de la joie qui caractérisent l'orthodoxie et qui pénètrent tout son culte, c'est la Résurrection. Pâques, centre du culte orthodoxe, est une explosion de joie ... – de joie cosmique devant le triomphe de la vie, après le profond chagrin devant la mort... “Que les cieux se réjouissent et que la terre soit dans l'allégresse, que le monde entier soit en fête, le monde visible et l'invisible, car le Christ est ressuscité, lui, notre joie éternelle.” Toute chose est maintenant emplie de la certitude de la vie, alors qu'avant, tout avait régulièrement progressé vers la mort... Si le

---

<sup>1</sup> Alexander Schmemmann, *For the Life of the World : Sacraments and Orthodoxy*, rééd.: Crestwood, NY, St Vladimir's Seminary Press, 1988, p.24. [trad. fr.: *Pour la vie du monde*, Desclée, 1969, p. 25-26.]

christianisme ne devait plus dorénavant donner au monde cette joie, c'est la justification de son existence même qui disparaîtrait<sup>2</sup>. »

La joie de la Résurrection, cependant, est inséparable de la souffrance *sacrificielle* de la Croix. Comme nous le proclamons chaque semaine aux matines du dimanche : « Par la Croix la joie est venue pour le monde entier. » *Par la Croix* : il ne peut y avoir d'autre voie. Il n'y aura donc pas d'avenir pour l'orthodoxie en Grande-Bretagne – et où que ce soit – sans que nous portions notre croix. Il y a deux citations très contrastées de Séraphin de Sarov que nous devons toujours garder en mémoire, si nous voulons esquisser avec justesse un profil pour l'avenir. À son disciple Nicolas Motovilov, tandis qu'ils étaient ensemble dans la gloire de la Transfiguration, avec les flocons de neige qui tombaient autour d'eux dans la forêt hivernale, le saint disait : « L'Esprit de Dieu emplit de joie toute chose qu'il touche. » Mais à d'autres occasions, saint Séraphin insistait : « Pas de douleur, pas de salut<sup>3</sup>. » C'est parce que dans sa vie saint Séraphin gardait ces deux choses en lui en un équilibre dynamique et créatif – la joie de la Résurrection et la douleur de la Croix – qu'il est véritablement pour le monde entier une lumière d'espoir, brillant dans les ténèbres.

Le thème de notre congrès est « L'orthodoxie en Occident : aujourd'hui et demain. » C'est en effet mon souhait qu'à ce congrès nous découvriions plus clairement quelle est notre vocation d'orthodoxes dans le monde occidental. Mais dès le départ, reconnaissons en toute sincérité que devant les nombreuses questions que nous pose aujourd'hui l'Occident, nous ne possédons pas jusqu'ici un assortiment de réponses toutes faites. Nous n'avons pas de plan directeur détaillé, approuvé par tous. Nous sommes une Église en marche, ferme dans son espoir ultime, mais pas du tout certaine de la route qui s'ouvre immédiatement devant elle. Les paroles de saint Jean ne s'appliquent pas seulement à nos vies personnelles, mais à notre situation en tant que communauté ecclésiale : « Bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu ; mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (1 Jean 3,2).

Cependant, si notre futur ecclésial est en bien des sens un mystère, c'est certainement un mystère qui concerne chacun d'entre nous. Comme les Patriarches orientaux l'affirmaient dans leur Réponse au Pape Pie IX (1848), « le défenseur de la foi est le corps même de l'Église, c'est-à-dire le peuple (*laos*) lui-même.<sup>4</sup> » Défendre la foi et vivre selon cette foi dans le monde contemporain n'est pas de la seule responsabilité des évêques et des synodes. C'est la responsabilité du Saint Peuple de Dieu, du *laos*, c'est-à-dire des laïcs, dans leur totalité ; la responsabilité de tous ceux qui ont été baptisés en Christ et qui ont reçu lors de leur chrismation le sceau de l'Esprit Saint : « Et vous, vous avez reçu l'onction, qui vient du Saint, et tous, vous savez » (1 Jean 2,20) ; ou, selon une interprétation attestée dans les plus anciens manuscrits : « vous avez tous la connaissance. »

À la divine liturgie, faisant suite au renvoi des catéchumènes, le diacre proclame : « Et nous, les fidèles... » Nous devons donner sa pleine valeur à ce mot « les fidèles » (*pistoi*). Il ne doit pas être pris simplement de façon sentimentale ou moralisante ; « fidèle » ne veut pas simplement dire « loyal », « obéissant », « persévérant », « déterminé à ne pas renoncer ». En réalité, ce mot a au contraire un sens beaucoup plus positif et dynamique. « Fidèle » signifie « responsable pour la foi », de façon personnelle et consciente, par le témoignage prophétique, par l'action imaginative, par le sacrifice et le martyre. En tant que « fidèles », endossons-nous cette responsabilité avec suffisamment de sérieux ?

<sup>2</sup> Dumitru Staniloaë, « Orthodoxy, Life in the Resurrection », *Eastern Churches Review* 2 : 4 (1969), p.321.

<sup>3</sup> cf. Archimandrite Lazarus Moore, *St Seraphim of Sarov : A Spiritual Biography*, Blanco, Tx, New Sarov Press, 1994, pp.126,199, 259.

<sup>4</sup> Réponse, § 17 : in I.N. Karmiris, *Ta Dogmatika Kai Symvolika Mnimeia tis Orthodoxou Katholikis Ekklesias*, vol.2, Athens, 1953, p.920.

## Quel est notre espoir ?

Venons-en maintenant à trois questions : quoi ? où ? et comment ? Notre espoir, quel est-il ? Où en sommes-nous maintenant ? Comment trouver une voie vers l'avenir ? « Soyez toujours prêts », dit saint Pierre, « à donner une réponse à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous » (1 P 3,15). Et quelle est donc cette espérance qui est en nous, orthodoxes en Grande-Bretagne aujourd'hui ? L'animal humain, peut-on dire, n'est pas seulement un animal qui rit et qui pleure, pas seulement un animal logique ou politique, pas seulement un animal qui crée des symboles et s'exprime par le mythe et le rituel, mais un animal qui entretient des espoirs. Sans espoir, nous ne sommes pas véritablement humains. Quel est donc notre espoir ? « Oubliant ce qui est derrière », constate saint Paul, « je tends (*epekteinomenos*) vers ce qui est devant moi. » Vers quoi tendons-nous, nous, orthodoxes britanniques, en nous embarquant dans un nouveau millénaire ? Quelle est notre *epektasis* ?

En ce qui me concerne, je n'ai pas le moindre doute sur ce que nous voulons et espérons fermement : une Église orthodoxe locale unique dans les îles Britanniques, englobant tous les orthodoxes qui habitent ici. Telle est ma conviction depuis que je suis devenu orthodoxe il y a quarante-six ans, et même avant cela. Il n'est pas nécessaire de préciser pour l'instant si cette Église locale unique devra être appelée « autocéphale » ou « autonome », ou si elle devra avoir quelque statut spécial, comme par exemple, celui d'Exarchat du Patriarcat de Constantinople, ou même d'ailleurs si elle devra former une unité indépendante à l'intérieur d'une plus vaste « Église orthodoxe d'Europe ». Ce sont là des questions importantes, mais elles sont secondaires. Concentrons-nous sur l'essentiel. Quelle que soit un jour la situation canonique précise de la future Église orthodoxe locale de Grande-Bretagne, il y a trois éléments que je considère comme vitaux et indispensables pour son existence.

Premièrement, une telle Église locale future sera organisée sur un principe territorial, et non ethnique. La multiplicité actuelle des « juridictions » qui se recoupent sera remplacée par la seule structure qui puisse être revendiquée comme authentiquement orthodoxe : un évêque en chaque lieu.

Deuxièmement, une telle Église locale future élira ses propres évêques. Si de telles élections devaient être dans certains cas, ou dans tous les cas, confirmées par une autorité ecclésiastique supérieure comme, par exemple, le Siège patriarcal de Constantinople, cette confirmation *ne serait pas* différée, excepté pour une raison spécifiée d'avance.

Troisièmement, une telle Église locale future aura le pouvoir de prendre des décisions exécutoires en ce qui concerne sa propre vie pastorale – toujours, inutile de le dire, en pleine concordance avec les normes doctrinales et canoniques de l'orthodoxie universelle. Le genre de décisions auxquelles je pense sont, par exemple, les règles sur la manière de recevoir les convertis ; les règles concernant les mariages mixtes, même dans le cas de mariages entre un chrétien et un non-chrétien ; les conditions d'octroi d'un divorce ; les conditions requises pour l'ordination ; le droit de convoquer des assemblées du clergé et des laïcs, d'avaliser des statuts paroissiaux, et d'approuver des *typika* pour les monastères.

Plus profondément, toute Église locale future dans les îles Britanniques sera une unité-dans-la-diversité, selon la vision qu'avait saint Paul de l'Église, corps unique ayant plusieurs membres (1 Co 12,12-27). En Grande-Bretagne aujourd'hui, nous sommes une société multiculturelle, et il y a des chances que dans l'avenir nous le devenions plus encore. Ce pluralisme doit être reflété dans notre vie ecclésiale. À l'intérieur de la future Église locale, tous les fidèles orthodoxes en chaque endroit doivent être sous l'autorité d'un seul évêque ; cependant à l'intérieur de chaque diocèse, comme

dans l'Église locale prise dans son ensemble, il doit y avoir pleine liberté laissée à la diversité culturelle et ethnique. Notre but est l'unité, non l'uniformité.

Cela signifie que, sans compromis, nous sommes tenus d'appliquer localement les injonctions de saint Ignace d'Antioche : « Veillez à participer à une seule eucharistie ; car il n'y a qu'une seule chair de notre Seigneur Jésus-Christ, et une seule coupe pour nous unir en son sang, un seul autel, tout comme il n'y a qu'un seul évêque avec le collège des presbytres et les diacres, mes compagnons de service <sup>5</sup>. » Mais en même temps, chacune des paroisses à l'intérieur de chaque diocèse pourrait préserver, aussi longtemps qu'elle le désirerait, son propre héritage liturgique et linguistique, quel qu'il soit : grec, slave, arabe, roumain ou autre. Toutes les paroisses, néanmoins, reconnaîtraient sans exception un même évêque local. (Il pourrait, il est vrai, y avoir un stage intermédiaire, où tous les évêques locaux appartiendraient à un unique synode local, tandis que des diocèses ethniques parallèles continueraient à exister . Mais un tel arrangement ne pourrait être considéré que comme temporaire et provisoire.)

Nous, orthodoxes en Occident, ne devrions certes en aucun cas sous-estimer l'immense bénéfique dont nous jouissons grâce à la variété des traditions nationales que les immigrants orthodoxes ont apportées avec eux dans nos pays. Cette variété n'est pas en soi un problème mais une chance, elle n'est pas un fardeau mais un enrichissement. C'est notre privilège en tant qu'orthodoxes britanniques de pouvoir nous instruire auprès de ces traditions, de discerner ce qui dans chacune d'elles est précieux et significatif, et d'assimiler cela dans notre propre expérience spirituelle. En même temps, nous ne devons pas permettre à la diversité ethnique de porter atteinte à notre unité globale dans le sein de l'unique Église orthodoxe. La diversité, oui ; la division, non.

Tout en honorant les différentes traditions nationales que les orthodoxes en Grande-Bretagne ont apportées de leurs pays d'origine, espérons que graduellement, guidée par l'Esprit Saint, émergera en même temps une nouvelle forme d'identité ethnique orthodoxe qui sera distinctement britannique. (Ou devrions-nous dire : distinctement anglaise, galloise, écossaise ou irlandaise ? Quand nous parlons aujourd'hui de loyauté nationale, il n'est pas toujours clair pour tout le monde ce qu'est au juste notre identité ethnique.) La forme précise que prendra cette orthodoxie britannique naissante dépasse pour l'instant notre capacité d'imagination consciente, mais commençons un peu ici même à explorer cette question.

Il faut cependant bien veiller à ce que cette « orthodoxie britannique » ne devienne pas une forme de plus de séparatisme ethnique. Le vrai ordre des priorités est sagement indiqué par le théologien grec Jean Karmiris, mort en 1991. « Nous ne devrions pas parler », écrit-il, « d'une Église orthodoxe "nationale" grecque, russe ou roumaine » – ou, pouvons-nous ajouter, d'une Église orthodoxe « nationale » britannique. « Nous devrions plutôt parler de l'Église catholique orthodoxe unique, *en Grèce*, ou *en Russie*, ou *en Roumanie* [ou *en Grande-Bretagne*], et ainsi de suite. Certes, l'orthodoxie ne rejette pas le nationalisme correctement conçu, mais ce nationalisme existe et agit dans le cadre de la catholicité de l'Église et est défini par lui <sup>6</sup>. »

Honorons et aimons notre nation, quelle qu'elle soit. Mais assurons-nous bien que la catholicité orthodoxe passe en premier. « Il n'y a plus ni Juif ni Grec... car vous êtes tous un dans le Christ Jésus » (Gal 3,28).

---

<sup>5</sup> *Aux Philadelphiens*, 4.

<sup>6</sup> John Karmiris, « Catholicity of the Church and Nationalism », in Savas Chr. Agouridès, *Procès-verbaux du Deuxième Congrès de Théologie Orthodoxe à Athènes, 19-29 août*, Athènes 1978, p.473 (traduction modifiée).

## Où en sommes-nous maintenant ?

Il n'y a pas de statistiques fiables sur le nombre de baptisés orthodoxes vivant en Grande-Bretagne. Leur nombre est parfois estimé à environ 280 000 <sup>7</sup> ; mais je soupçonne que c'est un chiffre un peu arbitraire. En tout cas, le nombre de pratiquants réguliers est bien plus petit. Selon un sondage fait un dimanche ordinaire de 1998, il y avait en Angleterre ce jour-là à peu près 25 000 orthodoxes à l'église, c'est-à-dire moins d'un dixième du nombre total de baptisés orthodoxes. Ceci représente une augmentation par rapport aux années précédentes : les chiffres étaient de 10 000 en 1979, 12 300 en 1989. Mais cela nous donne peu de raisons d'autosatisfaction, même si à Noël et à Pâques ce chiffre monte à peu près aux deux tiers des baptisés <sup>8</sup>. Ce qui est hélas vrai, et qui peut être confirmé par tout observateur impartial, c'est que nous perdons nos jeunes gens sur une vaste échelle.

Ces 25 000 pratiquants réguliers se répartissent entre neuf « juridictions » différentes (je préférerais parler de « familles ecclésiales » : le seul endroit dans les Écritures où le terme de « juridiction » est utilisé, c'est dans Luc 23,7 [*King James Version*, en anglais, mais aussi, en français : *Bible de Jérusalem* ou *d'Osty*], où il fait référence à Hérode). Le groupe de loin le plus important numériquement est l'Archevêché grec orthodoxe de Thyateire et de Grande-Bretagne (patriarcat œcuménique) avec 111 paroisses et centres eucharistiques ; puis vient l'Église orthodoxe russe (patriarcat de Moscou), avec 35 paroisses et centres eucharistiques, et le diocèse serbe, qui en a 24. En tout, il y a dans les îles Britanniques 213 paroisses et centres eucharistiques <sup>9</sup>.

Un fait est frappant, à ce propos : c'est la relative nouveauté de ce réseau de paroisses. En 1827, il n'y avait en Grande-Bretagne qu'un seul lieu de culte orthodoxe, la chapelle de l'ambassade russe. Voici une description de la Liturgie dominicale selon le récit d'un visiteur anonyme, paru dans *The Classical Review* : « Une curiosité naturelle nous a amené un jour à assister à un office divin à la chapelle russe de Londres : c'était une petite salle à l'ameublement ordinaire dans une partie obscure de la ville, et l'assistance consistait en dix ou douze personnes, une goutte indistincte dans l'océan de la population de la métropole : mais la manière de chanter, le cérémonial et les vêtements sacerdotaux ornements, tout parlait d'antiquité... et l'humble lieu de culte, l'assemblée si réduite, revêtaient à nos yeux une importance et une dignité particulières, devenant les représentants de tant de siècles et de nations <sup>10</sup>. »

En 1827, donc, la présence orthodoxe dans toute la Grande-Bretagne se résumait à une simple chapelle, fréquentée par une douzaine de fidèles. En 1914, lorsque éclata la première guerre mondiale, le nombre de lieux de culte orthodoxe était monté à cinq : la chapelle de l'ambassade russe, et quatre églises grecques. Vingt-cinq ans plus tard, à la veille de la deuxième guerre mondiale, ce nombre n'avait pas changé. Mais à la fin des années quarante et dans les années

<sup>7</sup> Cf SOP [*Service Orthodoxe de Presse*], n° 291 (septembre-octobre 2004), p.5 (chiffre donné pour l'année 1992).

<sup>8</sup> Cf. Peter Brierley, *The Tide is Running out : What the English Church Attendance Survey reveals* (Marée basse : ce que révèle l'examen du taux de fréquentation de l'Église anglaise), Eltham, Christian Research, 2000, pp.34, 35-36.

<sup>9</sup> Ici et par la suite, mes chiffres pour 2004 sont ceux du *2004 Directory of Orthodox Parishes and Clergy in the British Isles*, édité par *The Orthodox Fellowship of Saint John the Baptist* (Fraternité orthodoxe Saint-Jean-Baptiste) ; j'y ai apporté quelques menues modifications, tenant compte de changements récents. Alors que les chiffres de fréquentation de l'église (voir note 8) ne concernent que l'Angleterre, tous les autres chiffres concernent l'ensemble des îles Britanniques. Mais les orthodoxes en Angleterre forment la grande majorité du nombre total des orthodoxes britanniques.

<sup>10</sup> *The Classical Review*, vol. 36, n° 72, 1827, p.179.

cinquante, il y eut une augmentation importante, due à l'afflux d'immigrants chypriotes grecs et de réfugiés slaves : 29 lieux de culte et 57 membres du clergé en 1962. À partir de 1964, après l'arrivée du métropolite (plus tard archevêque) Athénagoras II de Thyateire, il y eut une rapide expansion : 143 lieux de culte et 147 membres du clergé vers 1988-89. Ce chiffre a atteint cette année 2004 un total de 213 lieux de culte, et 208 membres du clergé (7 évêques, 168 prêtres, et 33 diacres).

Les racines de la communauté orthodoxe en Grande-Bretagne remontent au XVII<sup>e</sup> siècle ; mais, comme les chiffres cités le montrent, la plus grande partie de nos communautés orthodoxes est de fondation récente. Pas moins de quatre-vingt-cinq pour cent de nos paroisses se sont établies au cours des quarante dernières années. À l'heure actuelle, en ce qui concerne les structures visibles, nous continuons à croître ; mais combien de temps encore durera cet accroissement ? Que peut-on faire pour arrêter la perte tragique de nos jeunes gens ? Quand je visite les grandes paroisses ethniques grecques de Londres, je me demande : qui sera dans nos églises dans trente ans ?

Un trait significatif de la situation présente de l'orthodoxie en Grande-Bretagne est la proportion étonnamment élevée de convertis d'origine occidentale parmi les membres du clergé. Selon mes calculs, en autorisant une légère marge d'erreur possible, environ quarante pour cent sont des convertis : c'est-à-dire 83 sur un total de 208. Parmi eux, 29 sont dans le diocèse du patriarcat de Moscou, 26 sont dans l'archidiocèse grec, et 16 appartiennent au diocèse d'Antioche. Parmi les laïcs, cependant, les convertis sont en proportion bien moindre, guère plus sans doute que 2 ou 3 pour cent.

« Les moines sont les nerfs et les fondations de l'Église », disait saint Théodore le Studite<sup>11</sup>. Nous, orthodoxes en Grande-Bretagne, avons la grande bénédiction d'avoir parmi nous une communauté monastique relativement grande et florissante, composée d'hommes et de femmes : le monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Tolleshunt Knights, en Essex, fondé par l'archimandrite Sophrony (Sakharov), disciple de saint Silouane du Mont Athos. Cette communauté généreuse et hospitalière, de caractère panorthodoxe, est une inestimable bénédiction pour tous les orthodoxes de ce pays, et même pour d'innombrables personnes au-delà de nos frontières. Mais, en dehors de Tolleshunt Knights, la présence monastique en Grande-Bretagne est relativement faible, comparée, par exemple, à la situation en France. Nous ferions bien de nous demander pourquoi il en est ainsi.

Il est également préoccupant que nous n'ayons pas en Grande-Bretagne d'école théologique régulièrement constituée, comparable à l'Institut Saint-Serge, à Paris. Les effets de ce manque se font douloureusement sentir, en tout cas dans l'Archidiocèse de Thyateire. Bien qu'il existe en tant qu'archidiocèse depuis quatre-vingts ans, il n'y a presque pas de membres de son clergé qui soient des Grecs nés et élevés en Grande-Bretagne. Presque tous, à l'exception des convertis, continuent à être importés, déjà ordonnés, de Grèce et de Chypre. Cela ne peut pas être considéré comme une situation saine.

Deux efforts ont été faits récemment pour pallier ce défaut. Premièrement, un modeste « séminaire » a été ouvert par l'Archidiocèse de Thyateire, au nord de Londres, à Wood Green, pour les étudiants grecs, dont certains, quoique pas tous, sont candidats à la prêtrise. Des cours ont lieu à peu près trois fois par semaine, mais il n'y a, semble-t-il, pas, jusqu'à ce jour, de programme régulier et de délivrance de diplômes ou de certificats reconnus officiellement. Deuxièmement, et d'une façon plus significative, il existe un Institut d'études chrétiennes orthodoxes à Cambridge, bien vivant, et en rapide croissance, qui fonctionne sur une base panorthodoxe, avec la bénédiction des six évêques orthodoxes qui sont pastoralement en charge de la Grande-Bretagne. Il compte actuellement environ 40 étudiants à temps partiel, travaillant pour l'obtention du certificat et du diplôme délivré par l'Institut (ces deux diplômes sont reconnus par l'université de Cambridge). Il a

<sup>11</sup> *Shorter Catecheses* (Petites Catéchèses), 114.

aussi 7 ou 8 étudiants inscrits (en principe) pour un cursus complet en maîtrise de théologie pastorale à l'université de Cambridge. L'Institut de Cambridge n'est pas en soi un institut de formation des prêtres, mais son travail peut contribuer à renforcer les rangs du clergé.

Voilà en bref notre situation actuelle. Nous ne sommes qu'une petite minorité sur la scène religieuse britannique, mais nous n'en sommes pas moins une présence établie. Cependant cette présence est encore peu reconnue par le public britannique dans son ensemble. Pour vous donner un exemple parmi un grand nombre d'autres : un ouvrage classique de référence, *A History of English Christianity 1920-1990* (Histoire du christianisme anglais, 1920-1990), écrit par Adrian Hastings, paru en 1991, n'accorde que deux paragraphes de douze lignes chacun, sur les 720 pages qu'il compte, à l'existence de l'orthodoxie en Grande-Bretagne. N'est-ce pas étrange ?

## Comment trouver une voie pour avancer ?

La meilleure façon de tracer les grandes lignes de l'avenir, ou du manque d'avenir, de l'Église orthodoxe en Grande-Bretagne et ailleurs en Occident peut être de distinguer trois stades successifs<sup>12</sup> :

1. Il y a , premièrement, la situation dans laquelle différentes « juridictions », existant côte à côte sur le même territoire, maintiennent des *contacts amicaux* au niveau personnel ; jusqu'à présent, cependant, il n'y a pas de structure institutionnelle par laquelle ces contacts se développent sur une base formelle et régulière.

2. Il y a ensuite le stade où les représentants des différentes familles ecclésiales, coexistant dans le même espace géographique, coopèrent à un *niveau semi-officiel*, en se rencontrant en un comité ou une assemblée qui fonctionne selon certaines règles définies, mais qui ne va pas jusqu'à constituer un synode local au plein sens canonique du terme. Aux USA, par exemple, il existe depuis 1960 la SCOBA, « Standing Conference of Canonical Orthodox Bishops in the Americas » (Assemblée permanente des évêques orthodoxes canoniques en Amérique du Nord et du Sud) ; en France, il y a l'Assemblée des évêques orthodoxes de France (AEOF) ; et, dans la plupart des pays d'Europe, ainsi qu'en Australie, il existe des comités interorthodoxes similaires.

3. Finalement, le moment viendra – c'est en tout cas notre espoir – où ces comités épiscopaux semi-officiels se transformeront en un *synode local canonique*, incluant tous les hiérarques d'un territoire spécifique, avec le pouvoir d'élire des évêques pour les sièges vacants et de régler la vie pastorale. Avant d'arriver au plein gouvernement autonome, un tel synode pourrait exister pendant un temps dans une situation transitoire. Des hiérarques individuels pourraient continuer à maintenir des liens avec leurs Églises-mères respectives, observant de cette manière une double loyauté canonique, envers le synode local et envers l'autorité ecclésiale de leur pays d'origine ou du pays d'origine de leurs prédécesseurs. Ceci supposerait un délicat équilibre ; mais avec de la bonne volonté, et sous l'inspiration du Paraclet, cela ne devrait pas obligatoirement se terminer en conflit. Une autre alternative serait que le synode local fonctionne sous l'*omophore* du Siège œcuménique. Il y a de nombreuses possibilités. Dans la situation radicalement nouvelle de l'orthodoxie dans le monde occidental, ne craignons pas de chercher des solutions radicalement nouvelles – des solutions qui soient en accord avec la Sainte Tradition, mais qui soient véritablement imaginatives et avec un esprit d'aventure. Soyons les émules du sage maître de maison « qui tire de son trésor du

<sup>12</sup> Je résume ici des idées que j'ai exposées pour la première fois il y a plus de vingt ans, à l'Institut Saint-Serge, le dimanche de l'Orthodoxie de l'année 1983 (cf. SOP n°77, avril 1983, p.14-20). Chose triste mais vraie, les remarques que j'ai faites alors sont toujours valables de nos jours, si infime est le progrès accompli au cours des deux dernières décennies !

neuf et du vieux » (Mt 13,52). « Les grâces du Seigneur se renouvellent chaque matin » (Lamentations 3,23).

Il est clair que le point crucial de transition se situe entre le second et le troisième de ces stades. Pour l'instant, nulle part en Occident les orthodoxes n'ont encore franchi cette frontière vitale. Quand le patriarcat de Moscou en 1970 a accordé l'autocéphalie à la Métropole russe (l'OCA, l'Église orthodoxe en Amérique) il espérait sans aucun doute que les autres Églises-mères feraient un pas similaire, rendant ainsi possible une avancée vers le troisième stade. Pour l'instant, à part de récents événements dans l'Église d'Antioche, les autres Églises orthodoxes n'ont pas suivi l'exemple de Moscou : elles ont senti que le moment (le *kairos*) n'était pas encore venu, le moment décisif pour la décision et l'action. Quand donc viendra ce moment ?

Ce que nous venons juste de dire sur les Églises-mères et à propos de la fondation d'un synode canonique pourrait amener certains d'entre vous à répondre : tout cela, c'est le problème des autorités ecclésiales supérieures : c'est complètement en dehors de notre compétence de clergé paroissial ou de laïcs ; nous n'avons pas à nous préoccuper de questions de ce genre. Une telle réponse est compréhensible, et peut même dans une certaine mesure se justifier : mais elle est inadéquate. Si nous nous demandons : « L'unité orthodoxe en Occident viendra-t-elle *d'en-haut* ou *d'en-bas* ? », la seule réponse correcte est certainement : « Des deux. »

*D'en-haut* : la solution au chaos général dans l'Église orthodoxe en Occident doit venir d'un « Saint et Grand Concile », représentant le monde orthodoxe tout entier. Mais quand, nous le demandons, un tel Concile sera-t-il convoqué ?

*D'en-bas* : même si un Saint et Grand Concile se réunit effectivement, il ne pourra réaliser que peu de choses, ou rien, s'il n'a pas le soutien de l'ensemble de la communauté ecclésiale, clergé et laïcs. La préparation d'un Saint et Grand Concile est la responsabilité de chacun d'entre nous sans exception. Nous devons préparer la voie par des contacts locaux et une discussion mutuelle entre les paroisses et les diocèses, et par-dessus tout grâce aux amitiés personnelles au-delà des frontières nationales ou « juridictionnelles ». Notre Fraternité orthodoxe Saint-Jean-Baptiste a été fondée il y a vingt-cinq ans, précisément afin de favoriser de telles amitiés.

N'attendons pas que l'unité orthodoxe en Occident descende toute faite du ciel, telle un *deus ex machina*. L'unité n'est pas qu'un don, c'est une tâche à accomplir. L'unité canonique arrivera uniquement quand il y aura pour elle un désir ardent à tous les niveaux de la vie de l'Église, un sentiment puissant, irrésistible de nostalgie et d'urgence parmi les fidèles, en chaque lieu. L'établissement d'Églises locales en Occident relève de la responsabilité du peuple de Dieu dans sa plénitude – de tous les baptisés qui constituent le « sacerdoce royal » (1 P 2,9), qui a reçu « l'onction venant du Seul Saint » (1 Jn 2,20) et qui, comme les patriarches le disaient avec insistance en 1848, est collectivement et individuellement « le défenseur de la foi ». Il n'y aura l'unité que lorsque nous nous sentirons tous personnellement impliqués dans la recherche de cette unité.

Rappelons -nous ici que ni un Concile œcuménique, ni le patriarcat œcuménique, ni aucune Église-mère ne peut *créer* une nouvelle Église autocéphale. Le plus qu'ils puissent faire, c'est de *reconnaître* une telle Église. Mais l'acte de création doit être accompli sur place, *localement*. Les autorités ecclésiales supérieures peuvent guider, tester, confirmer et proclamer. Mais le travail créateur ne peut s'accomplir qu'au niveau local, par les cellules eucharistiques vivantes qui sont appelées à constituer graduellement le corps d'une nouvelle réalité autocéphale. Nous devons œuvrer non seulement d'en-haut, mais aussi d'en-bas.

Certes il ne peut y avoir d'unité orthodoxe locale sans la bénédiction de nos patriarches et de nos hiérarques. Mais également il n'y aura pas d'unité sans le témoignage prophétique des laïcs.

Nous, les évêques, espérons que vous nous écouterez. Mais, à notre tour, nous devons être disposés à vous écouter. Gardons à l'esprit la belle remarque de saint Innocent (Veniaminov), l'Apôtre de l'Amérique, lors de sa consécration épiscopale en 1840 : « L'évêque est à la fois l'enseignant et le disciple de son troupeau pastoral. »

Permettez-moi de conclure par une question. Je viens juste d'établir une succession de trois étapes qui jalonnent le chemin menant à l'établissement d'une Église orthodoxe locale. À laquelle de ces étapes nous trouvons-nous en ce moment en Grande-Bretagne ? La réponse est troublante : nous n'en sommes encore qu'à la première étape. Presque partout ailleurs dans le monde occidental, là où il y a une présence orthodoxe organisée, il y a aussi une sorte de comité ou d'assemblée interépiscopale. C'est le cas aux États-Unis, en Australie, en France et dans la plupart des pays d'Europe occidentale. Mais pas en Grande-Bretagne. Pourquoi, alors que d'autres ont avancé jusqu'à la deuxième étape, restons-nous, en Grande-Bretagne, à la traîne ? Quels facteurs spécifiques à ce pays ont empêché le développement d'un forum qui permette la délibération et la coopération ? Le temps n'est-il pas venu ici dans les îles Britanniques d'établir notre propre Assemblée locale des évêques orthodoxes ?

### « N'ayez pas peur ! »

Je me souviens comme si c'était aujourd'hui du conseil que me donna en 1966, alors que je m'apprêtais à quitter le monastère de Saint-Jean-le-Théologien pour rentrer à Oxford, le doyen (*geronta*) de l'île, le père Amphilochios. J'avais été ordonné juste trois mois plus tôt. « N'ayez pas peur », disait-il. « En tant que chrétien orthodoxe, continua-t-il, vous vous retrouverez à Oxford dans une petite minorité, que ce soit à l'université, ou dans la société anglaise. Mais ne laissez pas la crainte vous rendre agressif ou vous placer sur la défensive ; soyez simplement vous-même. » Et il répéta : « N'ayez pas peur. »

Son sage conseil, qui me fut donné il y a près de quarante ans, s'applique aussi à la mission de l'orthodoxie en Occident au vingt-et-unième siècle, ici en Grande-Bretagne et ailleurs. « N'ayez pas peur » nous dit le Sauveur, « je suis avec vous à jamais. » Et saint Séraphin confirme les paroles du Sauveur : « Ma joie, le Christ est ressuscité ! »

---

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Traduit de l'anglais par Zoé OBOLENSKY

Rédaction et réalisation : Jean-Claude POLET, Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---